

PAS DE PARMESAN POUR LES MACARONI

Ce matin-là, Lulu s'est levé bien avant le soleil. Depuis une semaine, il a combiné son affaire, il a mentalement repassé son itinéraire, il a amoureusement affûté son matériel.

Lulu est chasseur, il a ça dans le sang et dans la tête depuis très longtemps maintenant. Mais chasseur d'images, seulement, et son plus beau souvenir de battue n'est pas une paire de vieux trophées desséchés aux yeux de verre accrochés dans le salon, c'est une photo 30 x 40 de Gino !

Gino, lui, c'est un vieux bouquetin de plus de quatorze ans, si l'on en croit les bosses de ses magnifiques cornes. Lulu l'a appelé comme ça, question de cornes, à cause d'un vieux copain à lui, un italien, abominablement trompé par sa femme, et Lulu en sait quelque chose...

Son lieu de prédilection, c'est le secteur du col de Fenestre, où Lulu l'a déjà surpris plus de quatre fois, tantôt côté français, dans un petit creux tranquille derrière les vestiges de blockhaus, tantôt côté italien, plus bas que les ruines de la caserne.

Comme il l'a souvent photographié, Lulu le présente toujours à ses amis comme Gino, il lui a donné un nom comme on le fait pour baptiser en quelque sorte les choses ou les animaux que l'on aime...

Ce matin, c'est donc un rendez-vous, Lulu a décidé de trouver Gino et de faire de nouvelles photos, le ciel sera plus bleu que bleu, la journée pleine de soleil, et en partant très tôt il arrivera là-haut et pourra prendre ses clichés, s'il découvre Gino, bien avant que l'habituelle cohorte de randonneurs ne vienne perturber le coin à grand renfort de cris et d'appels, de pierres roulantes et de " tchoc-tchoc " de cannes métalliques sur les rochers.

Son lever n'est pas passé inaperçu et les loirs qui peuplent sa toiture en profitent pour faire un ramdam encore plus fort que d'habitude.

Mais Lulu est prêt et démarre sa voiture, dans un nuage de fumée qui ferait se frotter les mains à n'importe quel garagiste ! Il passe prendre son pain et son journal et aborde la montée qui va le conduire à la Madone des Fenestres, où il pourra se garer et attaquer le sentier qu'il connaît maintenant presque par cœur.

À maints endroits, sur cette route plusieurs fois refaite, il évite des pierres, fraîchement tombées des parois de la vallée, fragilisées par les grosses pluies de la semaine passée. Et c'est sans plus d'étonnement que, à quelques kilomètres de son but, dans un passage notoirement exposé aux chutes de cailloux, il arrive devant une sorte de barrage constitué de rochers, de terre et de deux troncs de mélèze fraîchement coupés, le tout entremêlé et empêchant tout passage. Cela a dû se produire la nuit, forcément, sinon tout aurait été déblayé déjà.

Un peu déçu, un peu fataliste, Lulu commence une marche arrière pour trouver un endroit qui lui permette de faire demi-tour. Il a à peine parcouru cinq ou six cents mètres que derrière lui se profilent des phares de véhicule. Prudent, il met en route ses clignotants de détresse pour bien se signaler et descend pour expliquer au conducteur le problème.

Il s'agit en fait d'un chargeur, un bulldozer comme on dit souvent, un engin tout jaune vif et assez récent. Après quelques minutes de discussion, il apparaît que l'engin se rend à la Madone des Fenestres pour un chantier de quelques jours avec des fouilles nécessitant l'aide de la machine. C'est donc quasiment un miracle et Lulu se gare avec plaisir pour laisser passer l'engin qui va lui permettre de mettre son programme en application sans trop de retard.

Une petite demi-heure suffit à la machine pour libérer un passage et Lulu peut entreprendre son périple peu après, sac au dos, appareil photo au cou, jumelles à la ceinture et casquette vissée sur la tête. Il retrouve avec plaisir ses repères, sait trouver à l'endroit habituel la grasse marmotte prenant sur sa roche plate son premier rayon de soleil, déniche dans ses lunettes les chamois en train de se nourrir et plus haut, les jeunes bouquetins en plein délire qui se servent comme terrain de jeux d'une paroi qu'il faudrait franchir à l'aide de cordes et d'un piolet et qu'ils parcourent avec une vitesse et

une sûreté de pied inimaginables.

Après quelques bons milliers de pas, Lulu a en point de mire le col, et un peu avant, sur la droite, le haut du blockhaus avec ses fenêtres de tir par lesquelles les animaux entrent et sortent, se servant de ces vestiges de guerre comme d'un refuge.

Il finit son chemin doucement, en scrutant les moindres vallonnements, pour tenter de trouver Gino afin d'en tirer peut-être une photo encore inédite, Gino en train de bailler, mais est-ce que ça baille un bouquetin, Gino une herbe à la bouche, ou en train de se gratter le dos à l'aide de ses longues cornes...

Tout en arrivant tranquillement à quelques pas de la ruine cubique qui devait être un poste de garde, encore équipé d'un débris de porte justement fermé par un tortillon de fil de fer, Lulu entend comme un bruit sourd de sabots, une fois, et encore, et encore une fois...

Il s'approche de la porte, la pousse avec précautions, l'entrouvre et découvre... un mulet, un beau bourricot costaud et amical, et posé près de lui à terre un harnachement compliqué avec des sacoches de cuir, une sorte de coffre en bois sur le dessus, bref, de quoi transporter pas mal de choses ! Dubitatif, il se demande ce que peut faire là cet animal, ressort en tirant la porte et prend sur la tête un coup qui l'envoie à terre sans connaissance.

À quelques mètres, bien planqué dans une petite dépression, une herbe au coin de la bouche, Gino le regarde, se grattant le dos avec une corne en baillant...

Le soleil est au plus haut et inflige aux quelques promeneurs une telle brûlure que rares sont ceux qui s'écartent du chemin, la plupart filant droit au col de Fenestre ou allant rattraper le chemin du Pas des Ladres. Mais le gros de la troupe habituelle des marcheurs du dimanche, bien que l'on soit en semaine, est agglutinée sur les bords du Lac de Fenestre, parlant haut et menant grand tapage, pour le plus grand plaisir des amateurs d'animaux sauvages qui trouvent vers les hauteurs et bien au calme les quelques chamois et bouquetins qui fuient la foule.

Parmi les randonneurs, un habitué des lieux qui a envie de jeter un œil dans le vallon situé derrière les ruines de la casemate, et qui pour cela se détourne du chemin normal et arrive pile sur la placette sur laquelle se trouve toujours allongé Lulu.

Le promeneur se précipite vers lui, extrait de son sac une couverture de survie dont il le couvre, met en boule un pull pour le placer sous la tête du blessé et s'aperçoit alors que, outre une vilaine bosse à l'arrière du crâne, l'homme a également une plaie ouverte sur le côté droit de la tête, vilaine déchirure qui ne laisse présager rien de bon.

Le randonneur se met debout, hèle un groupe de marcheurs qui entament la montée du chemin du col, et ils acceptent de rester là et de veiller sur le blessé pendant que lui, débarrassé de son sac, redescend quasiment au pas de course jusqu'au refuge de la Madone pour demander de l'aide.

Quelque temps après, le médecin et les deux membres de l'équipage de l'hélicoptère de secours ne peuvent que constater le décès de Lulu, qu'ils emmènent pour un dernier voyage, aérien celui-ci, au dessus de son paysage préféré...

À la brigade de gendarmerie locale, on n'est pas vraiment heureux du cadeau, un cadavre en montagne, on s'en passerait bien, on a déjà un sacré quota de problèmes. C'est donc avec une joie impossible à cacher que le chef apprend qu'il y a suspicion de meurtre, au moins, avec un peu de chance, ça renverra l'affaire à d'autres...

Mais il faut quand même boucler sur place toute la partie administrative du dossier et enregistrer les déclarations du découvreur du corps, et des quelques autres randonneurs qui ont veillé sur lui en attendant l'arrivée des secours.

Dans le groupe de ceux-ci, il y a justement un gendarme en retraite, grand amateur de montagne – la retraite à quarante cinq ans, c'est le rêve – qui a vite compris qu'il y avait à l'origine de la chute une agression délibérée et qui a un peu fouiné dans les alentours. Il y a trouvé ce qu'il considère comme

une foule d'indices, il a fait des photos, et il a mis à l'abri sur place tout ce qu'il considérait comme important pour l'enquête.

Il propose au chef ou à un de ses hommes de l'accompagner, pour lui débarrasser le tout et surtout, il faut bien l'avouer, par un esprit de corps qu'il conserve encore, pour prendre le pas sur la police en civil, l'ennemie de toujours pour la prédominance sur une enquête, donc sur les statistiques.

Le chef hésite : Il voudrait bien être débarrassé de l'enquête, il a d'autres chats à fouetter, mais d'un autre côté ça ne lui déplaît pas de damer un peu le pion à ceux de Nice, ces civils qui se croient toujours les meilleurs sous prétexte qu'ils voyagent en voiture banalisée ! Et puis, comme le travail est mâché par l'ancien collègue, un nommé Arthur, qui a l'air très bon sur ce coup-là, il décide d'y aller, peut-être pourra-t-il permettre que la brigade ait un peu plus de cote à la notation, donc un futur espoir de personnel supplémentaire...

Les voici donc partis rejoindre la Madone des Fenestres, et le voyage leur permet d'évoquer non pas des lieux communs, mais ce genre de lieux qu'on a fréquenté dans sa carrière pour un stage, une spécialisation, une sortie en célibataire, et des instructeurs, des supergradés, l'ambiance dans les casernes, la retraite, l'après.... Puis ils font le point sur ce qu'a découvert et planqué le civil dans sa recherche sur le lieu de " l'accident ".

Quelque temps après, les voici arrivés à l'endroit en question. A part un promeneur grimé sur le plus haut du dôme du blockhaus pour mieux jouir de la vue sur toute la vallée, il n'y a pas grand monde dans les environs. Le dénommé Arthur montre donc au chef les indices parlants qu'il a relevés, et qui sont tous intacts, personne n'étant venu depuis le matin, apparemment du moins, fouiller l'endroit qui est par ailleurs entièrement dévasté et surtout utilisé par mauvais temps par des randonneurs pris au piège de la neige ou de la pluie et qui s'abritent un moment en faisant au centre de la pièce un feu de ce qu'ils trouvent encore à brûler dans les environs, ainsi que l'atteste un tas de cendres et de bouts de branches à moitié calcinées.

D'abord, le plus important : Sur la pierre servant de marche à l'entrée de l'ancienne construction, la tache de sang séché sur l'angle, qui laisse penser, lorsqu'on a lu le rapport, et surtout quand on a vu le corps comme lui l'a vu, qu'en fait le malheureux Lulu a été assommé et qu'il est tombé la tête sur la pierre, ce qui l'a tué.

A l'intérieur, du crottin, qui fait penser à du crottin de cheval, et par endroit, des traces de ce qui pourrait être de l'avoine, à un seul endroit de la pièce. Et sous un amas de saletés comportant des débris de tôle, de vieilles ferrailles, de morceaux de pierres, Arthur va pêcher un sac plastique dans lequel il a enfermé ses trésors :

Trouvés sur un replat situé en face de l'entrée, à vingt mètres à peu près, mais protégé de la vue par des rochers formant mur, des mégots de cigarettes en grand nombre, tous de la même marque, des Merit, qu'aucun des deux enquêteurs ne connaît.

Au même endroit, plusieurs couennes de ce qui semble être du jambon cru, des croûtes de fromage, indubitablement du Parmesan, des traces de marque y figurant encore, et mieux que ça, dit Arthur en emmenant le gradé à l'endroit de la découverte, des traces de chaussures. En effet, ce lieu est certainement très fréquenté par des animaux – nous savons, nous, que c'est Gino qui a ses habitudes à cet endroit – et une accumulation de crottes à un coin précis près de l'accès du lieu a recueilli une magnifique empreinte, on peut même y lire une marque, ALPINA, quasiment gravée à l'envers.

Des photos de tout cela aux emplacements d'origine ont été faites par Arthur, et sont au développement.

Entre ce lieu et l'entrée, les deux hommes cherchent s'il y a une trace quelconque de ce qui a servi à assommer Lulu, mais pas mèche, rien à se mettre sous la dent !

Ils trouvent quand même, à un endroit encore humide des pluies de la semaine passée, des traces de fer à cheval ou de quelque chose d'approchant partant vers le haut du chemin. Ils décident de faire

un morceau de cette route afin de voir si d'autres indices sont repérables.

A peine quelques empreintes très effacées jusqu'au col, puis on redescend côté italien, et, arrivé à ce qui doit être une ancienne caserne datant des dernières guerres, on ne sait plus laquelle, dans un recoin, ils dénichent deux grands seaux en plastique, dans le fond desquels ils trouvent, pour l'un là encore des traces d'avoine, pour l'autre un fond d'eau.

A côté, un ancien bidon à lait à bretelles, ce qui permet sans doute à quelqu'un de remonter de l'eau du lac de Fenestre. Et encore, près de deux vieux billots usés par le temps et les fonds de culotte, des ribambelles de mégots de Merit, des anciens journaux italiens, La Stampa, La Gazzetta dello Sport, des traces de feu, un bidon de ce qui doit être du pétrole pour lampe, et des multitudes de traces de pas et de fer à cheval.

Pensant que c'est clair et qu'il n'y a plus rien à voir par là, ils décident de rebrousser chemin et de repartir vers Saint-Martin. Ils redescendent donc vers le refuge et la Madone des Fenestres tout en échafaudant différentes hypothèses à propos de leurs découvertes. Trafic quelconque ? Certainement de la drogue, ou des choses vraiment illicites, pour avoir pris la peine d'assommer un témoin éventuel ! De l'or, des pierres précieuses, de la drogue, des armes, de l'uranium russe ?

Et ce témoin justement, le pauvre Lulu, qu'avait-il découvert ?

Ou qu'avait-il entendu qu'il ne fallait pas écouter ?

L'enquêteur bénévole annonce à son presque collègue qu'il ne lui reste que trois journées à passer dans le coin, et qu'en particulier il n'a toujours pas " fait " la traversée par le Pas des Ladres, ce qu'il était en fait en train de commencer lorsque le corps avait été découvert. Le chef lui conseille de partir plus tôt, et pour cela de passer la nuit précédente au refuge qui est sur place, au départ du sentier.

De plus, partant plus tôt, il pourra, avant de revenir jusqu'au village, faire un crochet depuis le lac de Trecoules jusqu'au refuge de la Cougourde, et pourquoi pas passer par les lacs Bessons. Tiens, pour le remercier de son aide, il lui propose de l'emmener le soir même en voiture jusqu'au refuge. Tope la, merci, pas de quoi mon vieux, et que je te donne du tu et du toi, on a presque du mal à se quitter.

Le chef regagne donc son bureau et appelle un gendarme qui croyait être peinarde, le place devant un clavier et lui dicte un rapport de toute cette journée, traces comprises, mais en omettant soigneusement de citer l'apport bénévole de l'ancien gendarme. Le tout est plié en près d'une heure, joint au dossier, et la vie ordinaire reprend son cours...

En soirée, le chef se met en civil et part dans sa voiture personnelle prendre à l'hôtel le fameux Arthur pour le conduire au refuge de la Madone des Fenestres où ils ont retenu une place en redescendant du col. Petit apéro sur le pouce et en avant.

Tiens, on a de la chance, le jour du meurtre, dans la nuit, il y a eu un éboulement juste là – on en voit encore les traces – et justement le pauvre Lulu, il l'a appris par la suite par le conducteur du bulldozer, était arrivé là le premier et a bien failli faire demi-tour.

À quoi ça tient la vie quand même, et qu'est-ce que c'est que de nous, et pourquoi qu'on est sur terre, et est-ce qu'il y a quelque chose après la mort, et pourquoi il y a de si grosses taxes sur les CD Rom enregistrables, bref, gros bla-bla jusqu'au refuge.

On se serre la main, on se remercie, mais c'est moi, non c'est moi, mais non, on embarque son sac et chacun fait sa route, rendez-vous à la brigade quand même après demain avant de partir, et je te dirai où on en est, et au revoir et ciao !

Et après un repas digne de la montagne, Arthur rejoint son bat-flanc et s'apprête pour une nuit tranquille, règle sa montre pour un réveil matinal et s'endort du sommeil du juste.

A un moment de la nuit, il s'éveille, un bruit de moteur l'a sorti de son sommeil, il en est certain, oui, c'est un bruit de moteur, une voiture. Il a l'ouïe très fine, il était même réputé pour cela du

temps de sa splendeur...

Il consulte sa montre phosphorescente et constate qu'il est deux heures du matin. Il hésite, puisque étant réveillé, à aller assouvir un besoin naturel et sort pisser...

Puis, curieux de nature comme de profession, à tel point qu'il envisage de créer une agence de détective privé, il décide d'aller jeter quand même un coup d'œil vers la place, où doit être cette voiture qui l'a réveillé.

Sur la place, rien, mais plus haut sur la route qui fait une boucle en grim pant, et grâce à la pleine lune qui permet une vue assez précise des choses, il aperçoit un véhicule arrêté, tous feux éteints, et à côté deux ombres chinoises, une grande et grosse et une plus petite mais tout aussi épanouie, qui semblent s'engueuler à grands renforts de gestes des bras, tantôt des sortes de moulinets, tantôt comme s'ils allaient s'empoigner, jusqu'à ce qu'il décide d'aller y voir de plus près.

Il profite au mieux de l'ombre du talus qui est importante grâce à la lune assez basse et arrive sans problème à s'approcher des protagonistes. Il essaye en vain de lire la plaque d'immatriculation de la voiture, une camionnette blanche comme il y en a des milliers dans le haut pays. Malheureusement, elle est dans la partie non éclairée, et il lui est impossible de distinguer aucun signe et pas plus réalisable d'aller plus loin pour voir l'avant sans se faire repérer.

Les invectives qui continuent entre les deux hommes, ce sont bien deux hommes qu'il entend, il en est certain, lui apprennent qu'ils s'expriment en italien, langue à laquelle il ne comprend pas un traître mot. Mais la véhémence du ton, malgré le bémol qu'ils y mettent afin de garder un minimum de discrétion, et les mouvements de bras qui accompagnent leur discours lui font aisément comprendre qu'ils ne s'invitent pas mutuellement à leur anniversaire.

Il attend donc sur place et peu après, le petit rondouillard monte en voiture et part toujours feux éteints, il les rallume plus bas lorsqu'il a quitté le périmètre dangereux. Le grand balèze, quant à lui, entreprend de partir à pied dans le chemin qui mène, entre autres possibilités, au col de Fenestre.

Peu après, Arthur aperçoit par instants, suivant le relief du sentier, le halo d'un éclairage assez puissant, la lune ne suffisant plus tout à fait pour permettre de marcher sans lumière.

Que faire ? Il suivrait bien le promeneur nocturne, mais sans lampe, et connaissant assez peu le chemin, il pense que c'est une mission impossible. Pas non plus très prudent de se procurer un éclairage au refuge et de tenter une poursuite, il serait repéré au bout d'un quart d'heure.

Il décide donc de laisser filer le géant et se saisit de son téléphone portable pour appeler la brigade de gendarmerie. Comme il n'a pas le numéro, il fait le 112, numéro international d'appel au secours, car il sait qu'on peut le brancher sur la brigade, et le temps de parlementer, d'expliquer le problème, il n'a plus de batterie.

Il rentre au refuge en courant, il y a la radio, ils vont pouvoir contacter d'urgence la gendarmerie pour qu'ils organisent un barrage afin d'intercepter la camionnette blanche et son chargement. Le temps de trouver l'endroit où se repose le responsable du refuge, de le réveiller, de lui expliquer qui il est, et pourquoi il le dérange en pleine nuit, puis d'établir la liaison, de longues minutes sont passées, et c'est en prenant un café tout en veillant près de la radio qu'il apprend longtemps après par un appel qu'aucune voiture n'a été repérée sur la route de la Madone des Fenestres.

Comme, avant l'endroit du barrage, aucune autre route n'existe, il est clair que la camionnette leur a filé entre les pattes.

Ce fiasco ne l'empêche pas de partir faire sa randonnée, mais au lieu de prendre l'itinéraire prévu, il décide, en bon flic qu'il a été, de suivre la piste potentielle du quadrupède présumé par les empreintes et de celui qui l'accompagnait, et qui a peut-être expédié Lulu ad patres.

Il reprend donc pour la *énième* fois ce chemin qu'il commence à connaître pour l'avoir bien parcouru tous ces temps-ci, et ce n'est qu'à partir du col de Fenestre qu'il prend soin d'enregistrer le moindre détail de ce qu'il voit sur le sentier.